RECONNAISSANCE AU MAROC.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE.

I.

DE TANGER A MEKNAS (1).

1°. — DE TANGER A TÉTOUAN.

Je débarquai à Tanger le 20 juin 1883, accompagné du rabbin Mardochée. N'ayant aucune chose nouvelle à voir en cette ville, qui est connue par maintes descriptions, j'avais hâte de la quitter. Ma première étape devait être Tétouan. Je m'informai, aussitôt arrivé, des moyens de m'y rendre. Il y avait une journée de marche; de petites caravanes partaient quotidiennement de Tanger; la route était sûre : inutile de prendre d'escorte. Je décidai le départ pour le lendemain.

Malgré le peu de temps que je passai à Tanger, c'en fut assez pour que le ministre

(1) Les trois villes que les Français appellent inexactement Fez, Mequinez et Maroc s'appellent *Fâs*, *Meknâs* et *Merrâkech*. Nous écrirons tous les noms propres marocains avec leur orthographe véritable, à l'exception de trois auxquels nous conserverons celle qui depuis longtemps est adoptée en France : Tanger, Tétouan, Mogador.

Pour la transcription des mots arabes, nous suivrons en général la méthode suivante : ا, a, e — ب, b — ت, t — ث, t et rarement ts — ج, dj — ح, ḥ — خ, kh — د, d — ذ, d — ر, r — ز, z — س, s — ش, ch — ص, ç — ض, ḍ, — ط, ṭ — ظ, ḍ — ع, ạ et quelquefois ọ — غ, ṛ — ف, f — ق, q, g — ك, k — ل, l — م, m — ن, n — و, h — و, ou, o — ي, i — ï, a.

Quant aux mots appartenant à la langue tamazirt, qui ne s'écrit plus au Maroc, nous nous attacherons à les reproduire comme nous les aurons entendus, nous servant pour cela des lettres de notre alphabet et de cinq lettres arabes, le ḥ, le *kh*, le ḍ, le ṭ et le ṛ.

Dans les noms imaziren comme dans les noms arabes, toutes les lettres devront se prononcer : ainsi, *Seltman*, *Zaïan*, *Taourirt*, *Demnât*, *Ibzâzen*, etc., se liront comme s'il y avait, *Seltmane*, *Zaïane*, *Taourirte*,

de France, M. Ordéga, à qui M. Tirman, gouverneur général de l'Algérie, avait bien voulu me recommander, me fit, avec une bienveillance et une bonne grâce sans égales, préparer des lettres pour ses agents, m'en fit donner une de Moulei Ȧbd es Selam, le célèbre cherif d'Ouazzân, ordonnant à quiconque était son ami de me prêter aide et protection, enfin me munit de toutes les recommandations qui pouvaient m'être utiles au cours de mon voyage. Il n'en fut pas une qui ne me servît par la suite; aussi eus-je plus d'une fois à me souvenir, avec reconnaissance, de la sollicitude dont j'avais été l'objet.

21 juin 1883.

Je quitte Tanger à 3 heures de l'après-midi : ma caravane se compose de six ou sept hommes, Israélites la plupart, et d'une dizaine de bêtes de somme. Nous traversons d'abord une série de vallons bien cultivés, séparés entre eux par des côtes couvertes de palmiers nains. Vers le soir, on s'engage dans la vallée de l'Ouad Merah : nous y cheminons durant le reste de la journée, au milieu de superbes champs de blé qui la couvrent tout entière. Nous nous arrêtons à 9 heures un quart auprès de quelques huttes : nous passons la nuit en ce lieu. La route, sûre le jour, cesse de l'être au crépuscule. C'est le moment où les maraudeurs se mettent en campagne. Aussi ai-je vu, au coucher du soleil, des vedettes, armées jusqu'aux dents, se poster à l'entrée des villages, auprès des troupeaux, sur des tertres d'où elles surveillaient les récoltes. Les rôdeurs, surtout en *blad el makhzen*, font une terrible guerre au pauvre paysan; leurs rapines d'une part, les exigences du fisc de l'autre, lui laissent à peine, au milieu de ces belles moissons que je viens de traverser, de quoi vivre misérablement.

22 juin 1883.

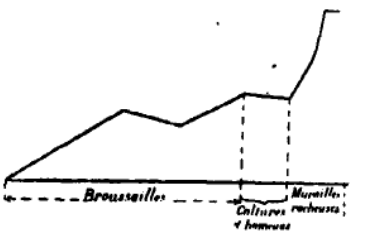
A 4 heures du matin on se remet en marche. Nous ne tardons pas à entrer

Demnâte, *Ibzâzene*. La lettre *g* sera toujours dure : ainsi on prononcera *Agerd*, *Aginan*, comme s'il y avait *Aguerd*, *Aguinan*.

Nous nous servirons dans le courant de cette relation de plusieurs mots étrangers tels que *qaïd*, *ṭaleb*, *ṭirremt*, *agadir*, *cherif*, *qṣar*, etc. : le singulier seul en sera employé, afin de faciliter la lecture. Pour le pluriel on se bornera à y ajouter une *s*. Nous dirons des *qaïds*, des *ṭalebs*, des *ṭirremts*, des *qṣars*, et non des *qïad*, des *ṭolba*, des *ṭirrematin*, des *qṣour*. Nous ne ferons exception à cette règle que pour trois mots appelés à revenir très souvent; l'un, nom de race; les deux autres, appellations par lesquelles les étrangers désignent des fractions de cette race : ce sont, d'abord, *Amaziṛ;* puis *Chleuḥ*, qui veut dire Amaziṛ blanc, et *Ḥarṭâni*, qui veut dire Amaziṛ noir. Nous dirons un *Amaziṛ*, une *Tamaziṛt*, des *Imaziṛen*, un *Chleuḥ*, une *Chleuḥa*, des *Chellaḥa*, un *Ḥarṭâni*, une *Ḥarṭania*, des *Ḥaraṭin*.

L'arabe qui se parle au Maroc est à peu de chose près celui de l'Algérie : il n'en diffère que par une corruption un peu plus grande : les mots étrangers y sont plus nombreux. L'accent présente quelques différences dont la plus importante et la plus générale est que le ج se prononce simplement J : ainsi l'on dit, *Jzaïr*, Alger, *Oujda*, Oudjda. Quelquefois la même lettre se prononce G; exemple : *gaïz*, passant.

dans la montagne. Nous nous élevons d'abord par des pentes douces couvertes de bois ou de broussailles; ce sont surtout des oliviers et des lentisques; beaucoup de gibier : lièvres, perdreaux, tourterelles. A partir d'un fondoq (1) devant lequel nous passons, le terrain change : le sol devient rocheux, les côtes raides, le chemin difficile; les arbres s'éclaircissent et sont remplacés par le myrte et la bruyère. A 6 heures et demie, nous atteignons le col.



Voici le profil du versant que nous venons de gravir.

La descente, rocheuse d'abord, nous ramène ensuite dans une région boisée où la culture réapparaît dans les fonds. Peu à peu les ravins s'élargissent; leurs flancs s'abaissent. Enfin nous voici en plaine. Jusqu'à Tétouan, ce ne sont que larges vallées toutes couvertes de grands champs de blé s'étendant à perte de vue; au milieu, des rivières roulent paisiblement leurs eaux limpides. A 9 heures et demie nous voyons la ville. Elle se dessine en ligne blanche sur un rideau de hautes montagnes bleuâtres; à 11 heures, nous y entrons.

Aujourd'hui comme hier, j'ai rencontré beaucoup de passants sur le chemin, surtout en plaine : c'étaient presque tous des piétons, paysans qui se rendaient aux champs; peu étaient armés : il y avait un assez grand nombre de femmes; la plupart ne se voilaient pas. Hier, j'ai vu une grande quantité de troupeaux, beaucoup de bœufs; ces derniers m'ont frappé par leur haute taille. Dans toute la route, un seul passage difficile, les environs du col. Sol en général terreux. Un seul cours d'eau important, l'Ouad Bou Çfiha (berges escarpées de 5 à 6 mètres de haut; eau claire et courante de 6 à 8 mètres de large et de 0,30 à 0,40 centimètres de profondeur; lit de gravier). On le franchit sur un pont de deux arches en assez bon état. Il ne faudrait pas conclure de là que les ponts soient au Maroc le moyen de passage ordinaire des rivières : ils sont, au contraire, fort rares : je ne pense pas en avoir vu plus de cinq ou six dans mon voyage. Je citerai en leur lieu ceux que j'ai rencontrés. Habituellement c'est à gué qu'on traverse les cours d'eau.

Il est inutile, je pense, de dire qu'il n'y a point de routes au Maroc : on n'y trouve qu'un très grand nombre de pistes qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, en formant des labyrinthes où l'on se perd vite, à moins d'avoir une profonde connaissance du pays. Ces pistes sont des chemins commodes en plaine, mais très difficiles et souvent dangereux en montagne.

Deux choses surtout m'ont frappé dans cette première journée de voyage : d'abord l'eau fraîche et courante qui, malgré la saison, coule dans la multitude de

(1) Les *fondoq* sont des sortes d'hôtelleries.

sources, de ruisseaux, de petites rivières que j'ai rencontrés; puis la vigueur extraordinaire de la végétation : de riches cultures occupent la majeure partie du sol et les endroits incultes eux-mêmes sont couverts d'une verdure éclatante : pas de plantes chétives, pas de places sablonneuses ni stériles : les lieux les plus rocheux sont verts : les plantes percent entre les pierres et les tapissent.

2°. — SÉJOUR A TÉTOUAN.

Tétouan s'élève sur un plateau rocheux qui se détache du flanc gauche de la vallée du même nom et qui la barre en grande partie. Dominée au nord et au sud par de hautes montagnes, ayant à ses pieds les plus beaux jardins du monde, arrosée par mille sources, elle a l'aspect le plus riant qu'on puisse voir. La ville est assez bien construite et moins sale que la plupart des cités du Maroc : ses fortifications consistent en une qaçba (1), s'élevant au nord-ouest de la ville, et en une enceinte en briques de 5 mètres de haut et de 30 ou 40 centimètres d'épaisseur; quelques canons hors d'usage grimacent en manière d'épouvantails aux abords de chaque porte. Tétouan est grande, mais les quartiers excentriques en sont peu habités et en partie ruinés : beaucoup de mosquées : pas de bâtiment remarquable, si ce n'est le massif donjon du mechouar. Le quartier commerçant est animé, surtout le mercredi, jour de marché. Il y a un grand mellah, le plus propre et le mieux construit que j'aie vu au Maroc. Tétouan peut avoir 20000 à 25000 habitants, dont environ 6000

Revers nord des monts Beni Hasan. (Vue prise à 2 kilomètres de Tétouan, du chemin de Tanger.)
Croquis de l'auteur.

Israélites. Elle a pour gouverneur un qaïd nommé directement par le sultan. L'autorité de ce magistrat s'étend sur le territoire situé entre la mer et les tribus indépendantes du Rif d'une part, et les provinces de Tanger et d'El Araïch de l'autre. Les environs de la ville sont d'une grande fertilité; les fruits de ses immenses jardins sont renommés dans tout le nord du Maroc : on les exporte à El Qçar et à Fâs. La vallée de l'Ouad Tétouan, après s'être resserrée en face de la ville au point d'y former un véritable kheneg, reprend aussitôt au-dessous d'elle une grande largeur :

(1) Citadelle.

en même temps, les montagnes qui la bordent, et qui étaient très hautes jusque-là, s'abaissent et deviennent des collines. Dès lors la vallée n'est plus, jusqu'à la mer, qu'un immense champ de blé semé de fermes et de jardins.

Je demeurai dix jours à Tétouan; ce n'est pas que ce long séjour entrât dans mes projets; bien au contraire. Mon désir était de partir le plus tôt possible pour Fâs : mais je tenais à y aller par un chemin déterminé, passant par les territoires des Akhmâs, des Beni Zerouâl, des Beni Ḥamed (1). Je me mis donc, dès mon arrivée, en quête d'un guide qui me conduisît par cette voie. Je rencontrai de graves obstacles. Les tribus dont je voulais traverser les terres étaient insoumises, et de plus célèbres par leurs brigandages; les caravanes évitaient avec soin leurs territoires; les courriers n'osaient y passer : on leur prenait leurs lettres et leurs vêtements; les ṭalebs mêmes ne s'y aventuraient qu'à condition d'être à peu près nus. — Bref, malgré mes recherches, malgré mes offres, je n'avais encore, après huit jours, pu trouver personne qui se chargeât de me conduire. Je fis une dernière tentative : je m'adressai à des cherifs, à des marabouts de Tétouan : peut-être avaient-ils de l'influence, des amis, dans ces régions, et pourrait-on les traverser avec leur protection : partout la réponse fut négative; mais, me disait-on en même temps, ce qui était impossible d'ici devenait aisé de Fâs; là se trouvaient des personnages pour qui me faire voyager en ces tribus serait chose facile. Ces dernières paroles, que je reconnus plus tard être la vérité, me décidèrent à ne pas m'obstiner davantage. Je résolus de partir pour Fâs par le chemin ordinaire, celui d'El Qçar.

Auparavant je consacrai deux journées à une excursion à Chechaouen, petite ville du Rif située à une cinquantaine de kilomètres au sud de Tétouan.

3°. — EXCURSION A CHECHAOUEN.

2 juillet.

Je sors de Tétouan à 8 heures du matin; un guide musulman est mon unique compagnon. D'ici à Chechaouen, nous avons à traverser les territoires de trois tribus, les Beni Ąouzmer, les Beni Ḥasan, les Akhmâs : les deux premières sont soumises : on y voyage seul en sécurité; la dernière ne l'est pas : quand nous en approcherons, nous aviserons à prendre nos précautions.

Durant toute la route le chemin est aisé. On est continuellement en montagne : par conséquent beaucoup de montées, beaucoup de descentes, un terrain généralement pierreux; mais de passage difficile, point. Au début, dans la basse vallée de l'Ouad Meḥadjra, le pays a un aspect sauvage : la rivière est encaissée entre deux hauts

(1) Cet itinéraire est le suivant : Tétouan, Beni Ąouzmer, Beni Ḥasan, Akhmâs, Beni Zerouâl, Beni Ḥamed, Raḥôna, Cheraga, Fâs.

talus tout couverts de broussailles; myrte, bruyère, palmiers nains, et surtout lentisques : au delà de ces talus on ne voit, à l'ouest, que de longues croupes boisées se succédant les unes aux autres; à l'est, que la haute muraille rocheuse qui couronne le Djebel Beni Ḥasan. Cette dernière se dresse toute droite au-dessus de nos têtes : à peine se trouve-t-il entre elle et les lentisques une étroite bande de cultures : quant à l'ouad, c'est un torrent aux eaux vertes et impétueuses. Mais après quelque temps le paysage se modifie : la bande de cultures s'élargit; des troupeaux paissent dans les broussailles; on rencontre des villages. On marche encore : la rivière prend un autre nom : un palmier solitaire croissant sur sa rive la fait appeler Ouad en Nekhla. A ce moment s'opère un changement complet : lentisques et palmiers nains disparaissent : les talus s'arrondissant deviennent des côtes assez douces, que garnissent des cultures. Le Djebel Beni Ḥasan présente maintenant un aspect enchanteur : des champs de blé s'étagent en amphithéâtre sur son flanc et, depuis les roches qui le couronnent jusqu'au fond de la vallée, le couvrent d'un tapis d'or : au milieu des blés, brillent une multitude de villages entourés de jardins : ce n'est que vie, richesse, fraîcheur.

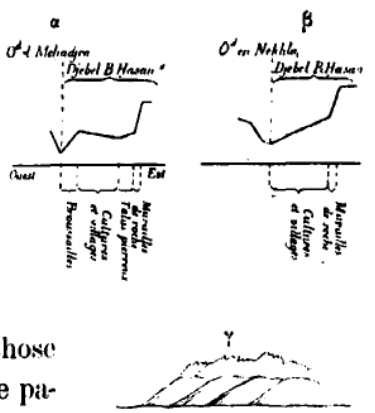
Des sources jaillissent de toutes parts : à chaque pas on traverse des ruisseaux : ils coulent en cascades parmi les fougères, les lauriers, les figuiers et la vigne, qui poussent d'eux-mêmes sur leurs bords. Nulle part je n'ai vu de paysage plus riant, nulle part un tel air de prospérité, nulle part une terre aussi généreuse ni des habitants plus laborieux.

D'ici à Chechaouen, le pays reste semblable : le nom des vallées change, mais pareille richesse règne partout; elle augmente même encore à mesure que l'on s'avance. J'arrive dans la vallée de l'Ouad Arezaz : les villages maintenant se succèdent sans interruption : le sentier, bordé d'églantiers en fleurs, ne sort plus des vergers; nous cheminons à l'ombre des grenadiers, des figuiers, des pêchers et de la vigne, dont les rameaux couvrent les arbres : les ruisseaux sont si nombreux que l'on marche presque constamment dans l'eau. C'est ainsi que je parviens non loin du confluent où finit, avec le territoire des Beni Ḥasan, le *blad el makhzen*. Au delà commencent les Akhmâs : c'est le *blad es sîba*. Nous ne pouvons aller seuls plus loin. D'ailleurs il est 7 heures du soir. Nous nous arrêtons dans un beau village où l'on nous donne l'hospitalité.

Ici les habitations sont bien différentes des huttes que l'on voit près de Tétouan : ce sont des maisons, les unes de pisé, les autres de briques, toutes bien construites; la plupart sont blanchies; elles sont couvertes de toits, soit de chaume, soit de tuiles; point de terrasses. Auprès de toute demeure est un clos de gazon; des murs bas l'entourent, de vieux figuiers l'ombragent : là rentrent chaque soir les troupeaux qui, le jour, paissent dans la montagne. Des ruisseaux courent en tous les

sentiers du village; ils apportent l'eau devant chaque porte. Tout est propre, frais, riant.

Toute la journée, il y avait des passants sur le chemin, dans les champs une foule de travailleurs. Ainsi que nous l'avons dit, la plupart des cultures consistent en blé; cependant on rencontre aussi de l'orge et, de loin en loin, quelques champs de maïs. Deux cours d'eau importants : l'Ouad Tétouan (berges de terre presque à pic de 4 ou 5 mètres de haut; lit de 12 mètres de large, rempli d'eau courante et assez claire, de 50 à 60 centimètres de profondeur; fond de sable); et l'Ouad Meḥadjra (voici ce qu'il est dans sa partie inférieure : berges à peine marquées; eaux vertes, de 6 à 8 mètres de large et de 30 ou 40 centimètres de profondeur, serpentant dans un lit de galets beaucoup plus large; courant très rapide). Le Djebel Beni Ḥasan est un massif extrêmement remarquable : le versant occidental en affecte, dans sa partie nord, la forme suivante : α; dans sa région sud, celle-ci : β; les plus hauts sommets, dont les cartes marines nous donnent les altitudes, 1410 mètres, 2 210 mètres, 1818 mètres, en sont invisibles du fond de la vallée; une haute muraille de pierre grise, à crête dentelée, le couronne de ce côté et lui donne l'aspect le plus étrange : on dirait une série de rochers de Gibraltar juxtaposés sur un piédestal de montagnes : quelque chose comme ceci : γ. La crête supérieure de cette muraille me paraît être à une altitude à peu près uniforme pouvant varier entre 1 200 et 1 500 mètres. Au-dessus, quelques cultures entrevues en deux ou trois points semblent révéler l'existence d'un plateau.



3 juillet.

A 3 heures et demie du matin, nous nous mettons en route; un jeune homme du village où nous avons passé la nuit nous accompagne : son père, qui, moyennant une faible rétribution, nous a accordé son ṇaïa, nous le donne pour nous servir de zeṭaṭ (1). Il est sans armes, comme toutes les gens qu'on rencontre de Tétouan

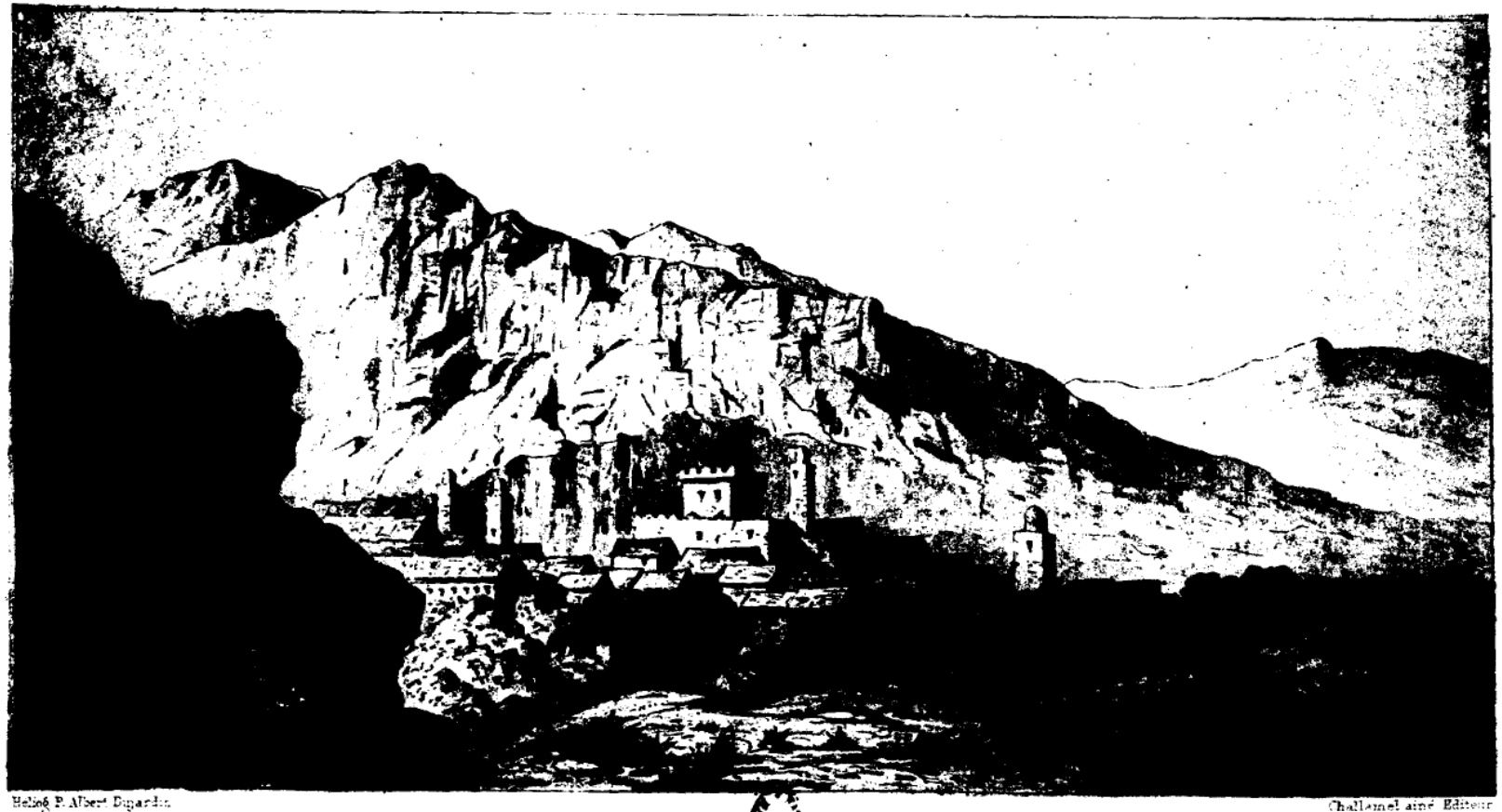
(1) زطاط, pluriel زطاطة. Dans toutes les tribus indépendantes du Maroc, ainsi que dans celles qui sont imparfaitement soumises, la manière de voyager est la même. On demande à un membre de la tribu de vous accorder son *ṇaïa*, « protection », et de vous faire parvenir en sûreté à tel endroit que l'on désigne : il s'y engage moyennant un prix qu'on débat avec lui, *zeṭaṭa* : la somme fixée, il vous conduit ou vous fait conduire par un ou plusieurs hommes jusqu'au lieu convenu; là on ne vous laisse qu'en mains sûres, chez des amis auxquels on vous recommande. Ceux-ci vous mèneront ou vous feront mener plus loin dans les mêmes conditions : nouvelle ṇaïa, nouvelle zeṭaṭa, et ainsi de suite. On passe de la sorte de main en main jusqu'à l'arrivée au terme du voyage. Ceux qui composent l'escorte sont appelés *zeṭaṭ*; leur nombre est extrêmement variable,

à Chechaouen. Nous descendons d'abord les dernières pentes du Djebel Beni Ḥasan; puis, suivant le fond de la vallée qui se déroule à son pied, nous ne tardons pas à entrer sur les terres des Akhmâs. C'est toujours la même prospérité, la même richesse : l'Ouad el Ḥechaïch roule ses eaux paisibles à l'ombre d'oliviers séculaires; sa vallée est couverte de beaux champs de blé où travaillent gaiement une foule de moissonneurs. Ce n'est que sur les premières pentes du Djebel Mezedjel, prolongement du Djebel Beni Ḥasan, trop raides ici pour recevoir de culture, qu'on retrouve pendant quelque temps les palmiers nains. Encore cela dure peu : le premier talus franchi, les côtes deviennent plus douces, et au milieu de champs dorés, en traversant des ruisseaux innombrables, je monte à Chechaouen.

La ville, enfoncée dans un repli de la montagne, ne se découvre qu'au dernier moment : on a gravi tous les premiers échelons de la chaîne; on est parvenu à la muraille rocheuse qui la couronne; on en longe péniblement le pied au milieu d'un dédale d'énormes blocs de granit où se creusent de profondes cavernes. Tout à coup ce labyrinthe cesse, la roche fait un angle : à cent mètres de là, d'une part adossée à des montagnes à pic, de l'autre bordée de jardins toujours verts, apparaît la ville. Il était 6 heures du matin quand j'y arrivai : à cette heure, les premiers rayons du soleil, laissant encore dans l'ombre les masses brunes des hautes cimes qui la surplombent, doraient à peine le faîte de ses minarets : l'aspect en était féerique. Avec son vieux donjon à tournure féodale, ses maisons couvertes de tuiles, ses ruisseaux qui serpentent de toutes parts, on se serait cru bien plutôt en face de quelque bourg paisible des bords du Rhin que d'une des villes les plus fanatiques du Rif. Chechaouen, dont la population compte un grand nombre de cherifs (1), est en effet renommée pour son intolérance : on se raconte encore le supplice d'un malheureux Es-

je l'indiquerai toujours : on verra qu'un seul homme suffit parfois, lorsque ailleurs, souvent très près, quinze ne suffisent pas. L'usage de l'ạnaïa, appelé aussi *mezrag*, forme une des principales sources de revenu des familles puissantes. C'est à elles, en effet, que les voyageurs s'adressent de préférence, la première condition chez un zeṭaṭ étant la force de faire respecter son protégé. Il y a une seconde qualité non moins essentielle qu'il faut chercher en lui : c'est la fidélité. En des lieux où il n'y a ni lois ni justice d'aucune sorte, où chacun ne relève que de soi-même, des zeṭaṭs peuvent piller, égorger, chemin faisant, les voyageurs qu'ils avaient promis de défendre; nul n'a un mot à leur dire, nul n'a un reproche à leur faire; c'est un accident contre lequel rien au monde ne peut garantir : une fois en route avec des zeṭaṭs, on est entièrement à leur merci. Aussi faut-il les choisir avec la plus grande prudence et, avant de demander à un homme son ạnaïa, s'informer minutieusement de sa réputation. D'ailleurs, quoiqu'on en voie un très grand nombre qui trahissent, soit ouvertement en vous pillant eux-mêmes, soit par stratagème en vous faisant dépouiller par un parti plus nombreux auquel ils donnent le mot; quoiqu'il y en ait d'autres qui vous abandonnent, chemin faisant, après s'être fait payer d'avance, ou bien qui ne consentent à vous accompagner jusqu'au bout qu'à condition d'augmenter leur salaire, malgré ces genres divers de trahison, genres que j'ai expérimentés tous sans exception, on trouve aussi des hommes honnêtes qui, les uns par sentiment d'honneur, les autres pour garder intacte une réputation source de nombreux bénéfices, non seulement vous conduisent fidèlement jusqu'à la fin, mais montrent même un dévouement qui va jusqu'à risquer leur vie pour vous défendre.

(1) Parmi ces cherifs, se distingue au premier rang la famille des Oulad El Maddjich; ils font partie de la



Hélio§ P. Albert Digardin. Challamel aîné Editeur

CHECHAOUEN

pagnol qui, il y a une vingtaine d'années, voulut y pénétrer : même les Juifs, qu'on tolère, sont soumis aux plus mauvais traitements; parqués dans leur mellah, ils ne peuvent en sortir sans être assaillis de coups de pierres : sur tout le territoire des Akhmâs, auquel appartient la ville, personne ne passa près de moi sans me saluer d'un *Allah iharraq bouk, ia el Ihoudi* (1), ou de quelque autre injure analogue. Chechaouen a 3 ou 4 000 habitants, parmi lesquels une dizaine de familles israélites. Le marché s'y tient le dimanche. C'est une ville ouverte. Derrière elle s'élève à pic la haute muraille de roche qui couronne le Djebel Mezedjel; en avant commencent de superbes jardins qui, s'étendant sur le flanc de la montagne, couvrent un espace immense; les fruits qu'ils produisent, leurs raisins surtout, sont célèbres dans tout le nord du Maroc. Chechaouen est renommée aussi pour l'excellence de son eau.

Pendant cette dernière partie de ma route, j'ai encore rencontré beaucoup de personnes sur le chemin. Celui-ci ne cesse pas d'être bon : une seule côte un peu raide, aucun passage difficile. Sol terreux, peu de pierres. J'ai traversé deux cours d'eau assez importants : l'Ouad Arezaz (berges de terre d'un mètre; eau claire et courante de 60 centimètres de profondeur; 8 mètres de large; lit de galets), et l'Ouad el Ḥechaïch (il coule à pleins bords dans un lit de gravier de 10 mètres de large; eau claire et courante de 60 centimètres de profondeur). Le Djebel Mezedjel, identique au Djebel Beni Ḥasan, n'est que la continuation de celui-ci sous un autre nom : on le voit se prolonger bien loin encore dans le sud, appelé alors Djebel el Akhmâs.

Vers 7 heures du matin, je quitte Chechaouen pour reprendre la direction de Tétouan. Le chemin qui m'a conduit me ramène. Pas de nouvelles remarques à faire. Je ne me lasse pas d'admirer cette merveilleuse quantité d'eau courante qu'on rencontre le long de la route : si ce n'est dans les hautes vallées de la Suisse, je n'ai vu nulle part un aussi grand nombre de sources, de ruisseaux grands et petits, tous pleins d'eau douce et limpide. La population sait tirer parti de tant de bienfaits; aucune place cultivable qui ne soit ensemencée : on voit des champs suspendus en des points qui paraissent presque inaccessibles. — Chemin faisant, je rencontre un *ḥadj* (2), qui suit la même direction que nous; apprenant que je suis étranger, il me salue en français et nous causons. J'avais remarqué déjà, et

descendance de Sidi Ạbd es Selam ben Mechich, célèbre saint marocain mort en 1227 de J.-C. et enterré non loin de Tétouan, au Djebel el Ạlam.

C'est à l'obligeance de M. Pilard, ancien interprète militaire, qui d'ailleurs m'a, ainsi qu'on le verra, fourni la matière de plusieurs autres notes, que je dois ce renseignement. Le Djebel el Ạlam, où se trouve le mausolée de Sidi Ạbd es Selam ben Mechich, est situé à une journée de marche de Tétouan, dans le Djebel Beni Ḥasan. Il fait partie de cette chaîne. Il s'élève sur son versant oriental.

(1) Que Dieu fasse brûler éternellement le père qui t'a engendré, Juif!

(2) Musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque.

c'est un fait que je ne cesserai de constater dans la suite, que les ḥadjs étaient généralement plus polis et affables que les autres Musulmans. C'est à tort qu'on se figure parfois qu'ils reviennent de la Mecque plus fanatiques et intolérants qu'ils n'étaient; le contraire se produit : leur long voyage, les mettant en contact avec les Européens, leur fait voir d'abord que ceux-ci ne sont pas les monstres qu'on leur avait dépeints; ils sont surpris et reconnaissants de ne point trouver chez nous d'hostilité; puis nos bateaux à vapeur, nos chemins de fer, les frappent d'admiration : au retour, ce n'est pas le souvenir de la ḳaba qui hante leur esprit, c'est celui des merveilles des pays chrétiens, celui d'Alexandrie, de Tunis, d'Alger. La plupart du temps, le Pèlerinage, loin d'augmenter leur fanatisme, les civilise et leur ouvre l'esprit.

Quelle que pût être notre célérité, il n'était pas possible d'arriver à Tétouan le jour même : nous passâmes la nuit dans un village des Beni Ḥasan. Le lendemain, nous repartîmes de très bonne heure; à 6 heures du matin, nous étions dans la ville.

Les Beni Ḥasan, sur le territoire desquels j'avais marché pendant la plus grande partie de cette excursion, sont de race et de langue tamaziṛt. Ils sont dits Qebaïl (1). Tout le massif montagneux auquel ils ont donné leur nom leur appartient. Cette tribu me paraît riche et nombreuse, à voir la quantité et l'importance des villages, la fertilité du pays, les belles cultures qu'il renferme, le monde qu'on y rencontre sur les routes. Elle est fort dévote, à en juger par la grande pro-

(1) Les expressions de *Qebaïl*, *Chellaḥa*, *Ḥaraṭin*, *Berâber*, sont autant de mots employés par les Arabes pour désigner une race unique dont le nom national, le seul que se donnent ses membres, est celui d'*Amaziṛ* (féminin *Tamaziṛt*, pluriel *Imaziṛen*). Au Maroc, les Arabes appellent *Qebaïl* les Imaziṛen de la partie septentrionale, ceux qui habitent au nord du parallèle de Fâs; ils donnent le nom de *Chellaḥa* à tous les Imaziṛen blancs résidant au sud de cette ligne (A); celui de *Ḥaraṭin* aux Imaziṛen noirs, Leucaethiopes des anciens; enfin celui de *Berâber* est réservé à la puissante tribu tamaziṛt dont il est proprement le nom. M. le colonel Carette ne s'était pas trompé en disant que le mot de Berâber, appliqué par les généalogistes arabes à toute la race tamaziṛt, devait être celui de quelque tribu importante de ce peuple, tribu dont on avait par erreur étendu le nom à toutes les autres. Cette tribu des Berâber existe toujours : c'est encore aujourd'hui la plus puissante du Maroc; elle occupe toute la portion du Sahara comprise entre l'Ouad Dra et l'Ouad Ziz, possède presque en entier le cours de ces deux fleuves, et déborde en bien des points sur le flanc nord du Grand Atlas; elle est jusqu'à ce jour restée compacte, et elle réunit chaque année en assemblée générale les chefs de ses nombreuses fractions : nous donnerons ailleurs sa décomposition. Dans le Sahara, dans le bassin de la Mlouïa, on est près de la tribu des Berâber : on la connaît; on n'a garde d'appliquer son nom à d'autres qu'à elle. Mais qu'on s'éloigne vers le nord, qu'on aille à Fâs ou à Sfrou, on trouve déjà la confusion. On entend généraliser le nom de la célèbre tribu du sud et l'appliquer indifféremment à toutes celles des environs qui parlent la même langue, comme les Aït Ioussi, les Beni Ouaraïn, les Beni Mgild, les Zaïan, etc., tribus que, mieux informés, les Arabes de Qçâbi ech Cheurfa ou des Oulad el Ḥadj auront soin de n'appeler jamais que du nom général de Chellaḥa. Pour nous, suivant l'exemple des tribus limitrophes des Berâber, nous donnerons le nom de Qebaïl aux Imaziṛen que l'usage fait désigner ainsi, aux autres celui de Chellaḥa ou de Ḥaraṭin, réservant celui de Berâber pour la seule tribu à laquelle il appartient.

(A) En d'autres termes, et plus exactement, les Imaziṛen du massif Rifain sont appelés Qebaïl et ceux du massif Atlantique Chellaḥa. La ligne de démarcation entre les deux noms est la large trouée qui sépare les deux massifs, celle qui conduit de Lalla Marnia à Fâs et de là à l'Océan par la vallée du Sebou.

portion de ḥadjs qui s'y trouve, par le nombre de ses qoubbas et de ses zaouïas, à en juger aussi par les immenses détours qu'on me faisait faire à travers champs, chaque fois qu'on approchait d'un de ces lieux vénérés, de peur de le souiller par la présence d'un Juif.

Dans cette tribu, aussi bien que chez les Akhmâs, les costumes sont les suivants : pour les hommes de condition aisée : caleçons étroits s'arrêtant au-dessus du genou, courte chemise sans manches, en laine blanche, descendant jusqu'à mi-cuisse, enfin djelabia brune; comme chaussure, la belṛa (1) jaune; comme coiffure, une calotte rouge. Cette dernière se supprime souvent : dans tout le Maroc, les populations des campagnes ont d'habitude la tête nue, quelque soleil qu'il fasse, et bien que la plupart se rasent les cheveux. Les pauvres n'ont qu'une chemise de laine blanche et une djelabia ou un court bernous de même étoffe; rien sur la tête, ou bien quelque chiffon blanc ou rouge noué autour, laissant le crâne à découvert; les pieds nus ou chaussés de sandales. Ici, par exception, peu de cheveux sont rasés : on se contente de les porter très courts. Rien de particulier dans le costume des femmes : elles ont celui qu'elles portent dans les campagnes du Tell algérien; il est uniformément en laine ou en cotonnade blanches; toutes laissent leur visage découvert; pour travailler aux champs, elles s'enroulent autour des jambes un épais morceau de cuir fauve fixé sur le devant par une agrafe : c'est quelque chose comme les cnémides que mettait Laërte pour jardiner.

En général, les hommes sont assez beaux et surtout vigoureux, les femmes laides et communes. Bien que le tamaziṛt soit leur langue habituelle, les Beni Ḥasan savent la plupart l'arabe; mais ils y mêlent diverses expressions étrangères : telle est la particule *d*, dont ils font précéder les noms au génitif : ainsi ils disent Ouad d en Nekhla, Djebel d el Akhmâs, etc. Cet emploi du *d* se retrouve d'ailleurs dans le Maroc entier, avec le même sens, celui de notre préposition « de »; mais nulle part avec autant d'excès qu'aux environs de Tétouan.

4°. — DE TÉTOUAN A FAS.

4 juillet.

Pendant cette première journée de marche, je me borne à gagner le fondoq devant lequel j'étais déjà passé, entre Tanger et Tétouan. La route a été décrite; je n'en reparlerai pas. J'ai fait prix, pour me conduire à Fâs, avec un muletier musulman : c'est en sa compagnie que je suis parti ce matin; notre caravane est peu nombreuse : dix bêtes de somme; le muletier, son fils et un domestique; voilà, avec Mardochée et

(1) La *belṛa* est une sorte de pantoufle très large, en cuir souple, à semelle mince, sans talon. C'est la seule chaussure qu'on voie au Maroc.